

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 113 — Samedi, 3 juillet 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



AMOUR FRATERNEL

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 juillet 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les femmes.—Nos illustrations.—Un conseil par semaine.—Un duel en ballon.—Armand de Jaillac, par Arthur Appeau.—Choses et autres.—L'art de bien vivre.—Les nids d'oiseaux.—Pater.—Ave.—Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Amour fraternel—Portrait de l'hon. J. L. Beaudry, décédé.—La France à Madagascar.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	\$86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de JUIN), aura lieu lundi, le 5 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



DOUR la troisième et dernière fois, j'espère, je vais vous parler de l'expulsion des prétendants au trône de France, de l'expulsion des Princes, comme on a pris l'habitude de désigner la chose.

Cette mesure, d'après ce que je vois, a fait beaucoup plus de bruit au dehors qu'en France, où elle a été accueillie avec une indifférence significative.

L'insouciance qu'a montré le peuple à cette occasion a lieu de nous étonner, nous qui voyons les choses à un tout autre point de vue que ne le font les Français, et qui élevés sous un régime essentiellement républicain, quoiqu'on le nomme régime monarchique constitutionnel, ne pouvons nous mettre dans la tête qu'on bannisse des hommes parce que leurs parents ont régné sur le pays qu'ils habitent.

Vous savez comment on a procédé. La chambre des députés avait voté pour l'expulsion, le comité du Sénat s'était déclaré contre, et la chambre haute sans s'inquiéter de la décision du bureau qu'elle avait nommé pour étudier la question, a confirmé l'arrêt de la chambre des députés.

Il ne restait donc à l'exécutif que de signer le décret, et c'est ce qui a été fait.

. En France, on raisonne tout autrement, et bien que je n'approuve pas du tout, comme je vous l'ai déjà dit, le décret qui exile les chefs des Orléanistes et des Bonapartistes, je comprends très bien que le peuple se soit très peu occupé de cette affaire.

L'ouvrier, le paysan, la masse des citoyens, en un

mot, aiment la paix et l'ordre, et c'est pourquoi ils ont très peu d'estime pour les socialistes, les communistes et tous les dévoyés qui font grand tapage dans les grandes villes.

Tout changement de gouvernement signifie pour eux révolution, arrêt des affaires, augmentation d'impôts et tout le cortège d'ennuis, de misères et de ruines qui s'en suit. Aussi, en apprenant qu'on mettait trois Princes à la porte parce qu'on craignait un coup d'Etat de leur part, ils se sont dit : "Ma foi ! qu'ils s'en aillent ; pourvu que l'on ne chôme pas trop et qu'on ne nous demande pas d'argent, c'est tout ce qu'il nous faut."

C'est ainsi, du reste, que raisonne le peuple dans tous les pays. Partout il demande du travail et la paix.

. Donc, le 24 courant, le Comte de Paris, chef des royalistes, a quitté la France pour se rendre en Angleterre.

Le même jour, le Prince Napoléon (Plon-Plon), chef des Bonapartistes, est parti pour la Suisse, et son fils le Prince Victor, qui est également prétendant au trône et se trouve par là même l'adversaire de son père, est allé en Belgique, à Bruxelles.

Au départ de ces trois princes, on a crié : Vive le Roi ! Vive l'Empereur ! Vive le prince Napoléon ! Vive le prince Victor ! et enfin vive la République !

Le gouvernement républicain qui avait été jusqu'à présent le seul qui ait permis à des princes ennemis du régime établi, de vivre en France, a eu tort d'imiter les rois et les empereurs en les chassant après les avoir accueillis pendant seize ans, mais puisqu'il en était arrivé à cette décision, il aurait dû faire la chose d'une manière plus franche et plus pratique.

Pourquoi ne pas avoir mis les trois Princes dans un char de première classe et ne pas les avoir transportés ainsi jusqu'à la frontière ?

Ce qui serait arrivé, pendant le voyage, n'est pas difficile à deviner et point n'est besoin d'être grand clerc pour le savoir.

Le père et le fils Bonaparte se seraient pris aux cheveux et le Comte de Paris aurait frappé sur les deux autres, puisque ces trois prétendants se haïssent mortellement et on aurait été débarrassé d'un ou de deux d'entre eux, peut-être même de tous les trois.

Enfin, plaisanterie à part, ce décret est tout à fait impolitique et plaise à Dieu que ceux qui en ont été victimes restent toujours assez français pour ne pas conspirer à l'étranger contre leur pays.

. O politique plein de mesquineries et de petites gens combien je te préfère la grandeur d'âme des peuples frères qui s'élèvent au dessus de tes bassesses pour se donner la main !

Ce cri m'échappe en lisant cette protestation d'amitié qui nous est envoyée du fond de la Provence par un poète qui écrit dans la langue harmonieuse et douce de Mistral.

I LATIN D'AMERICO

A LOUIS FRECHETTE

Fraire d'alín, e tu subre-tout, Canada.
Rampau car e fegound dou fièr aubre de Franco
Vosto ramo s'estend, fruchiero à desiranço ;
E tambèn lou troubaire an o à vous saluda.

Ni siècle ni lienchour vous an poussu muda ;
De voste biès latin gardas la rémembranço ;
Noste crèire es parité, pariero l'ahiranço,
E din l'obro de Dieu sian lest à s'ajuda.

Que fan de milo lègo, e la mer, et li flume,
Si es lou meme souleu que nous largo soum lume
Si din la meme fe li pies baton d'accord ?

D'enterin que lou sang au vièi mounde se verso
Rejounnen nosti man pèr dessusre lis erso :
La soulo vesinanço es aquelo di cor.

Traduction :

A. DE GAGNAUD.

AUX LATINS D'AMERIQUE

A LOUIS FRECHETTE.

Frères lointains, et toi surtout, Canada, rameaux chers et féconds du fier arbre de France, vos branches s'étendent, portant des fruits abondants. Aussi le poète aime à vous saluer.

Ni les siècles ni l'éloignement n'ont pu vous changer :— de votre berceau latin vous gardez le souvenir ; notre

croissance est semblable, semblable notre haine, et dans l'œuvre de Dieu nous sommes prêts à nous aider.

Que font les mille lieues, et la mer, et les fleuves, si c'est le même soleil qui nous dispense sa lumière, si dans la même foi les poitrines battent d'accord ?

Tandis que le sang dans le vieux monde se verse, rejoignons nos mains par dessous les vagues : le seul voisinage est celui des cœurs.

A. G.

Merci poète, au nom de tous les Canadiens merci, les sentiments que tu exprimes si noblement seront toujours vrais et trouveront toujours un écho dans nos cœurs.

. Vous avez lu le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ et vous n'êtes pas sans avoir remarqué à la dernière page, une petite reproduction, que notre prote a insérée, en guise de bouche-trou, une boutade à propos des défenseurs de la veuve et de l'orphelin - les commandement de l'avocat.

C'est une de ces nombreuses scies que l'on a faites à propos de toutes les professions, une charge, une caricature à la plume auxquelles on est habitué et dont ne s'est jamais fâché aucun homme d'esprit.

Eh bien, quelqu'incroyable que puisse paraître la chose, si abracadabrant que soit le comble, si peu flatteur que cela puisse être pour notre race, je dois vous dire qu'il s'est trouvé un avocat, oui un avocat, c'est-à-dire un homme sachant lire, écrire et peut-être parler—qui s'est froissé, au plus haut degré, de la publication de cette boutade bien inoffensive.

Au fait, pour vous prouver que je ne vous en impose pas, voici sa lettre :

Le Monde Illustré, Montréal.

Monsieur,

Votre dernier numéro contient des articles indignes, faux et calominateurs concernant les avocats.

Veillez ne plus m'envoyer le *Monde Illustré*, pas même pour le reste des six mois d'abonnement que je vous ai payés.

Je suis,

X. Z., avocat.

Ma foi ! je vous avoue que, jamais de ma vie je n'ai lu plus fort que cela. Calino, Guibollard et tous leurs amis sont enfoncés par ce monsieur, dont je vous cache le nom, pour une foule de raisons.

Et dire qu'en ma qualité d'avocat je suis exposé à être forcé d'appeler le signataire de cette lettre : "Mon savant confrère !"

. En commençant cette causerie, j'avais le sourire sur les lèvres, je me sentais heureux de revivre après une maladie assez longue, et peut-être même ce retour à la santé m'avait-il disposé à critiquer et à railler les hommes et les choses dont j'allais m'occuper quand le son lent et lugubre de la cloche des morts vint frapper mon oreille.

Si habitué que je puisse être à cette note grave et plaintive, qui annonce qu'une âme vient de comparaître devant son juge suprême, je ne puis me défendre d'un certain frisson, d'un tressaillement pénible, chaque fois que je l'entends s'envoler des ogives des hautes tours de Notre-Dame.

Ce jour-là surtout, quelque chose m'étreignit le cœur, et le vague pressentiment de la perte d'une personne qui m'était chère me frappa l'esprit.

Me souvenant aussitôt qu'un de mes amis, je puis dire un de nos amis, était à l'agonie depuis la veille, je compris que cet excellent homme, que vous avez tous connu, au moins de nom, qu'Achintre avait fini de souffrir.

. Pauvre vieux camarade, depuis sept ans on le voyait cheminer d'un pas lent, le dos légèrement vouté, relevant souvent la tête d'un mouvement brusque, l'œil perdu dans ses pensées, l'air grave, la figure calme, que venait parfois illuminer un doux sourire à la vue d'un visage ami, puis s'arrêter, causer un instant, et continuer sa marche pour reprendre le rêve ou l'étude commencée qu'il écrivait plus tard et qui faisait les délices de ses lecteurs.

Depuis longtemps il souffrait d'une maladie qui ne pardonne pas et qu'il avait étudiée à fond, la diabète. Se considérant comme un patient étranger, il suivait la marche du mal, ne se faisant aucune illusion et marquant pour ainsi dire lui-même le terme fatal qu'il sentait s'approcher tous les jours.

Quand un ami, croyant que le moral était plus frappé que le physique, plaisantait sur ce qu'il sup-

posait être un mal imaginaire et cherchait à le convaincre que la guérison allait venir, il se contentait de hausser les épaules et de répondre en souriant : " Pas de plaisanterie, mon cher, je sais ce que j'ai, j'en ai encore pour un an, peut-être moins.

Et cependant, il avait droit à un peu de bonheur, à un peu de repos heureux ; car il avait toujours été bon pour tous et la vie avait été dure pour lui.

Bohème, sans le vouloir toujours, pauvre par suite de son ignorance des choses pratiques de la vie, sans famille, il a connu les jours sans pain et les nuits sans abri.

Un de ses meilleurs amis, dont la maison lui était toujours ouverte, chez qui il se trouvait toujours chez lui et qui l'a soigné et veillé comme un frère, dans les derniers jours de sa maladie, M. Gustave Drolet a, dans un article plein de cœur, esquissé la biographie d'Achintre, et je lui emprunte les lignes suivantes :

Auguste Achintre naquit vers 1834, à Besançon, capitale de la Franche Comté, qui donna aussi le jour à Victor Hugo, au président Grévy, à Jules Ferry et à une foule d'illustrations nationales. Son père était pharmacien de 1ère classe dans cette ville. Orphelin de bonne heure, Achintre fut élevé à Aix en Provence par son oncle le vénérable M. Joseph Achintre, alors professeur de Belles-Lettres à l'université d'Aix, et aujourd'hui, quoiqu'agé de près de 90 ans, s'occupant encore de faune, d'entomologie et de botanique.

A dix-huit ans, après un brillant cours d'études, Achintre s'engagea volontairement dans le 11^{ème} chasseurs à cheval où il parvint au grade de maréchal des logis en chef. Son colonel lui conseilla d'aller suivre les cours de l'école de cavalerie de Saumur, d'où il sortit après cinq ans, avec le grade de sous-lieutenant, mais son goût pour les lettres lui fit abandonner la carrière militaire.

Il fit de la littérature avec Charles Monselet, et s'unifia d'une étroite amitié qui ne s'est jamais refroidie avec Tony Révillon, aujourd'hui député de Paris.

C'est alors qu'Achintre pour perdre l'accent du Midi, entra au conservatoire où il obtint le prix de tragédie.

Achintre partit un jour pour les Antilles et s'arrêta à Haïti, pour y passer quelque temps.

Il y passa près de cinq ans. Il y fonda des journaux, publia des livres, s'occupa de politique, fut fait prisonnier, fut condamné à mort, et finalement fut choisi par l'ancien président Geffard comme ambassadeur, à Washington, de la république haïtienne. Il s'embarqua sur un voilier à destination de New-York ; mais des tempêtes terribles désemparèrent son navire et un naufrage le jeta sur les côtes des Bermudes, où il visita la tombe du père de notre ancien rédacteur, le regretté Oscar Dunn. Finalement, quand après plusieurs mois, il arriva à New-York, il apprit que la révolution qui avait porté Geffard sur le trône présidentiel l'en avait précipité, Achintre n'était plus ambassadeur.

Ayant tout perdu et se trouvant proscrit de Port-au-Prince, il eut le bonheur de rencontrer à New-York un de ses amis du Conservatoire, Bertrand, qui voyageait aux Etats-Unis avec une troupe dramatique. Cette troupe devait donner des représentations au Canada. Achintre s'engagea pour jouer les " Pères nobles. " Il vint à Montréal, y joua et fut applaudi. Le Canada lui plut, il y revint et en fit sa seconde patrie. Depuis vingt-deux ans, à part trois ans qu'Achintre passa à Paris, de 1876 à 1879, notre ami demeura toujours à Montréal.

Achintre fut rédacteur en chef du *Pays* et de l'*Opinion Publique*, et collabora à presque toute la presse du Canada. Il publia, en 1872, ses " Portraits et dossiers parlementaires, " qui obtinrent un grand succès. C'est dans cette galerie qu'on peut trouver le meilleur portrait qui ait jamais été fait de l'honorable Jean-Louis Beaudry, emporté aussi hier.

Il fit vers cette époque, un voyage à la Colombie Anglaise ; il voyagea avec sir Hector Langevin. A son retour, Achintre rédigea ses notes de voyage et écrivit un ouvrage considérable avec cartes et gravures, sur la Colombie et les territoires du Nord-Ouest, qu'il appela " *De l'Atlantique au Pacifique.* " M. Desbarats se chargea de l'impression de cet important travail, qui était sur le point de paraître, quand un incendie désastreux détruisit dans une nuit les ateliers et les manuscrits.

Achintre publia ensuite un délicieux petit volume sur l'île Saint-Hélène, sa flore, sa faune et sa géologie. Il fit aussi deux Opéras : le libretto du dernier est entre les mains de M. Lavigne, qui est à en composer la musique.

Il publia aussi à Paris une délicieuse bluette, " *La Dame Verte,* " et plusieurs articles remarquables à la demande du gouvernement du Canada, sur ses ressources, ses canaux et son avenir. Son bagage littéraire est très considérable.

Nous espérons qu'une main amie recueillera ses admirables pages, et rééditera son œuvre épars.

Tout est à citer dans cet excellent article écrit la nuit même de la mort de celui que nous regrettons, mais le cadre qui m'est imposé est trop étroit.

M. Drolet parle plus loin des emportements d'Achintre et termine par ces mots : " oh alors, mes enfants, gare la bombe. "

Oui certes, gare la bombe ! je l'ai vu faire explosion une fois, et le souvenir de cette aventure ne me sortira jamais de la mémoire.

On était au restaurant. D'un côté se trouvaient

plusieurs personnes très bien posées, on parlait musique. La conversation s'animait, et bientôt tous les musiciens de Montréal furent passés au crible de la belle façon. Achintre était dans un coin et rêvait en regardant le plafond. Tout à coup, le nom d'Orcar Martel fut prononcé et l'excellent violoniste fut critiqué d'une manière un peu vive.

Martel, un ami intime d'Achintre ! oser dire un mot contre Martel, oh, halte-là ! la chose ne pouvait pas passer inaperçue et je vous jure qu'elle ne passa pas.

Achintre se leva, alla droit à celui qui venait de parler et lui fit observer qu'il venait d'émettre une opinion complètement erronée, mais bientôt élevant la voix, il commença une tirade sur les beaux arts, la musique, les musiciens, Martel, etc., avec une verve, une chaleur et une éloquence impossible à décrire. Puis, s'adressant à son adversaire ou plutôt à l'adversaire de son ami, il l'accabla d'arguments, de faits, de dates, de considérations diverses et... d'épithètes..... ! Tout en tremblait !

Cela dura plus d'une heure. Ce fut un feu d'artifice splendide, mais la victime de ce flot d'éloquence, après être sortie des griffes de l'orateur, dit en partant : " Si jamais on me repince à dire du mal des amis d'Achintre, je veux bien être pendu. Quelle avalanche, mon Dieu, quel éreintement ! "

Oh ! c'est qu'il ne faisait pas bon, en effet, d'attaquer un de ses intimes en sa présence !

Achintre était un véritable ami, et il le prouvait toujours quand l'occasion s'en présentait.

. Le même jour mourait aussi un homme qui eut une grande célébrité et qui fut très populaire à Montréal, je veux parler de l'hon. J. L. Beaudry.

Tout le monde se souvient qu'en 1878, étant maire de Montréal, il réussit, grâce à son courage et à son sang-froid, à éviter un conflit entre les orangistes et les catholiques.

La fermeté dont il fit preuve à cette occasion fut sévèrement commentée par les protestants, mais depuis, cette opinion s'est entièrement modifiée et nos adversaires reconnaissent eux-mêmes qu'il a agi en homme courageux et qu'il avait jugé la situation avec une sûreté de coup d'œil remarquable.

M. Beaudry fut élu dix fois maire de Montréal, et si son administration souleva parfois certaines récriminations, tout le monde s'accorde à dire qu'il a agi avec honnêteté et qu'il a été sincère dans ses opinions.

Par sa position de fortune et les fonctions importantes qu'il a remplies dans les affaires publiques, dans le monde de la finance, etc., l'hon. J. L. Beaudry, occupait une haute place dans la société et son souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire des citoyens de Montréal.

Leon Leduc

LES FEMMES

Quand on est aimé d'une belle femme, on se tire toujours d'affaire.

.

Tout porte à croire que la femme à l'esprit et le caractère plus républicain que l'homme.

.

Il y a beaucoup de femmes qui seraient fort aimables si elles pouvaient oublier un peu qu'elles le sont.

.

La complaisance, l'égalité d'humeur et la propriété chez les femmes sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais : ce sont les moyens les plus sûrs, pour une honnête femme, de se conserver toute sa vie l'attachement d'un homme.

.

Rarement les femmes savent elles prendre de l'empire sur leurs passions ; elles se laissent toujours conduire par les caprices de l'amour et de la haine. Tel est le caractère de la plupart des belles femmes, surtout de celles qui ont moins de raison et de vertu que de beauté.



L'HON. JEAN-LOUIS BEAUDRY, DÉCÉDÉ
(Voir Entre-Nous)



AMOUR FRATERNEL

Deux enfants, deux garçons encore assez bêtes et pas encore assez âgés pour avoir conscience de cette fausse dignité qui les empêchera dans peu de temps de s'embrasser, se prodiguent ces caresses si douces qui amusent si intimement les membres d'une même famille et qui réjouissent tant le cœur des mères qui les contemplant. Peut-être Cain et Abel se sont-ils embrassés ainsi, dans l'innocence de leurs premiers jours, et notre mère Eve, inconsciente du malheur qui lui était réservé, s'est-elle réjouie au spectacle de pareilles tendresses.

LA FRANCE A MADAGASCAR

On sait quelle est la politique de la France à l'égard de la grande île de l'Océan indien : maintenir ses droits qui remontent à Richelieu et qui ont été affirmés à diverses par ses gouvernements ; protéger les peuplades sakalaves, fraction considérable de l'île, qui se sont placées depuis longtemps sous son protectorat ; ouvrir l'île à son commerce, à ses relations par l'occupation des principaux points de la côte.

Nous avons déjà raconté les divers incidents militaires qui se sont passés à Madagascar : la visite des rois et reines, placés sous le protectorat français, au commandant Seignac à Holleville ; le bombardement de Majungo et de Tamatave ; l'occupation de ces deux ports, enfin le blocus.

L'action contre Madagascar, entravée par les événements du Tonkin, est entrée dans une nouvelle phase marquée par le vote des Chambres. A la réception de la dépêche annonçant ce vote, l'amiral commandant signifia aux ministres de la reine Ranavaloa qu'il fallait enfin prendre un parti, que la longanimité de la France était arrivée à sa fin.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

La préoccupation constante de la femme est, sans contredit, celle qui a trait aux cheveux.

Lectrices, suivez mon conseil, et vous trouverez un soulagement aux tortures que vous occasionnez l'ornement naturel de votre visage.

Défaites-vous de l'attirail pesant qui vous fait souffrir, autrement dit des épingle ; démezlez matin et soir vos cheveux avec un peigne souple, brossez-les légèrement, enroulez-les mollement, ne les nouez pas, ne les serrez jamais.



LA FRANCE A MADAGASCAR. — ENTREVUE DES OFFICIERS FRANÇAIS AVEC LES MINISTRES HOVAS

UN DUEL EN BALLON

I

« Mais que vous en disiez, sir John, mademoiselle Camille Floretti est un ange. — Je la trouve affreuse. — Elle chante à ravir. C'est une artiste de génie ! — Dites qu'elle a un filet de vinaigre pour voix, à la bonne heure. — Vous me rendez raison de ces insultes. — A vos ordres, soyez ridicule jusqu'au bout ! — Messieurs, de grâce... Les deux interlocuteurs, séparés par leurs amis, se jetaient des regards courroucés. — Les deux leçons que j'ai données à ce fanfaron d'Américain ne suffisent donc pas, murmura le plus jeune des deux adversaires. Le motif de la querelle que nous venons de reproduire était des plus futiles. Le Français, Albert de Mauclerc, se trouvant, par hasard, à Buenos-Ayres, s'était épris d'une belle passion pour une brune et accorte *prima dona* de l'Alcazar de la ville, et il cherchait tous les moyens de la lui prouver. Ayant entendu les discours désobligeants de l'Américain John Saunders, sur la chanteuse, il l'avait provoqué et blessé dans deux duels successifs. Le troisième se préparait.

II

De Mauclerc se disposait à quitter le théâtre, vers minuit, quand il vit son adversaire venir à lui. — Monsieur le Français, commença le Yankee d'une voix sifflante, je n'aime pas à être bafoué comme vous essayez de le faire. Voilà deux fois que nous nous battons sans résultat, il faut que cette plaisanterie cesse et que la terre engloutisse l'un de nous ! — C'est un duel à mort que vous voulez, demanda froidement de Mauclerc. Je vous le répète, je suis votre homme. Choisissez l'arme et le terrain. Un sourire énigmatique erra sur les lèvres minces de l'Américain. — Voici ce que je vous propose, dit-il. Demain, une fête de bienfaisance a lieu au parc de l'Esquiros, et deux ballons seront enlevés. Prenez passage dans l'un, je serai dans l'autre. — Ensuite ? demanda le Français. — N'oubliez pas votre rifle ; moi, j'aurai le mien. Vous comprenez ? — Mauclerc frissonna, pourtant il répondit : — Je comprends !

III

Les deux ballons, l'*Argentin* et le *Rey do Sul*, se préparaient à prendre leur essor du sein du parc, qu'encombraient un public compact et émerveillé de ce spectacle si nouveau pour lui. Trois personnes avaient pris place dans la nacelle du premier ; deux dans le second. Le lâchez tout fut crié, et l'ascension commença, aux cris enthousiastes de la foule. De Mauclerc se tenait debout près de l'aéronaute. Il était d'une humeur massacrant ; son équipée lui semblait

absurde. Quel résultat avait-il à en attendre ? la belle Floretti se laisserait-elle toucher de ce dévouement stupide ?... Le reconnaîtrait-elle seulement ? Dans la nacelle du *Rey do Sul*, l'Américain s'agitait fièvreusement. Soudain, de Mauclerc fut tiré de sa rêverie par l'impression d'une main qui se posait sur la sienne. Il se retourna brusquement et étouffa un cri de surprise. La belle Camille, habillée en homme, était devant lui. Il ne pouvait s'expliquer cette transformation. — J'ai connu vos folies, dit la créole d'un ton malicieux, et j'ai voulu voir jusqu'où vous les pousseriez. Je me suis déguisée en aide-aéronaute, avec la permission de notre brave automédon aérien, et je me suis noircie le visage afin que vous ne me reconnaissiez pas de suite, voulant jouir de votre surprise. Que dites-vous de mon aventure ? — Vous êtes adorable, répondit de Mauclerc.

Mais une demi-douzaine de sacs de lest avaient passé par-dessus le bord et allégé d'une cinquantaine de kilogrammes le ballon qui prenait la route des hautes régions.

V

Avec une adresse et un sang-froid incroyables, l'aéronaute de l'*Argentin* avait complètement rétabli l'équilibre du ballon. Le ballon de l'Américain était resté à peu près stationnaire à trois kilomètres plus bas. De Mauclerc voulut s'en rapprocher, malgré les cris de la belle créole, qui craignait pour le jeune homme, et peut-être pour elle aussi, une balle intempestive, et, sur l'injonction qui lui en fut faite, l'aéronaute ouvrit la soupape.

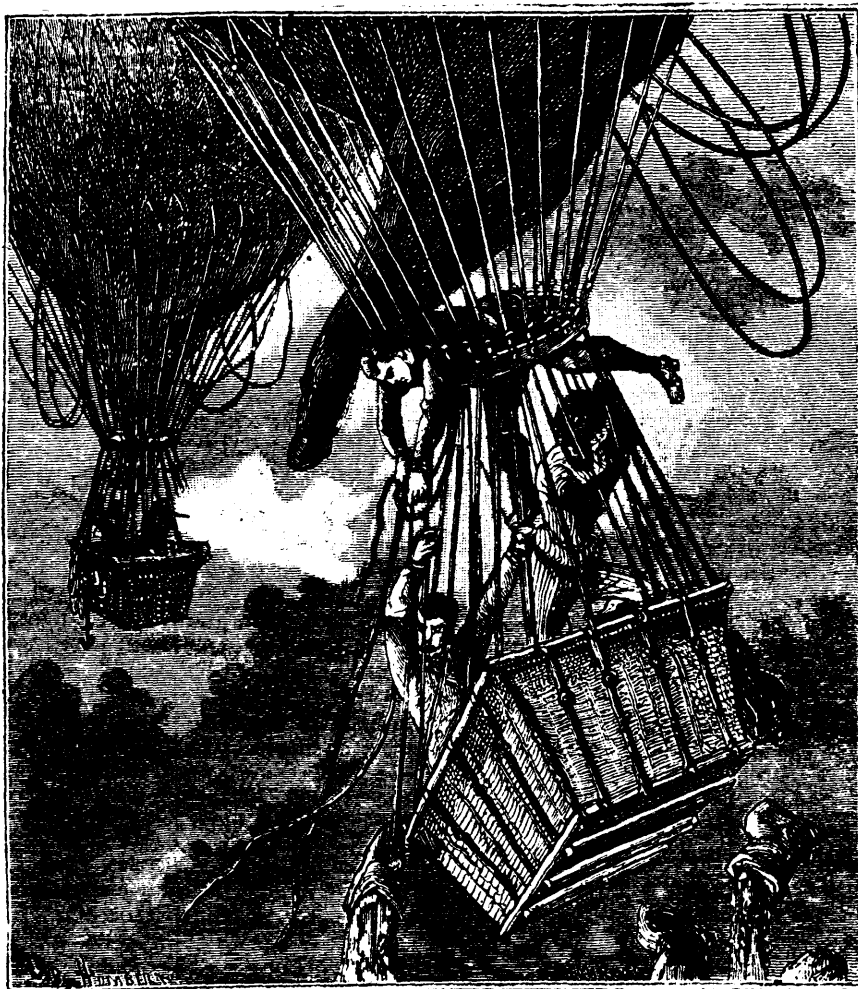
Au même instant, le *Rey do Sul* se délesta et vint à la rencontre de l'*Argentin*. A genoux sur un sac de lest, le Français attendait. Quelques minutes d'anxiété s'écoulèrent. Enfin l'aérostat ennemi se montra sur une même ligne, à cinquante yards à peine. De Mauclerc fit feu. Un cri de douleur répondit à la détonation, et l'Américain laissa tomber son revolver. La balle du Français lui avait fracassé le bras droit.

V

Emportés par une immense force ascensionnelle, les deux ballons étaient arrivés à une altitude de seize mille pieds. Le froid était excessif, l'air raréfié ne suffisait plus au libre fonctionnement des poumons. Soudain la jeune femme poussa un cri en désignant du doigt un coin de l'espace. — Là-bas, là-bas, dit-elle, la mer ! — Il n'y a pas à perdre un instant, répondit l'aéronaute, il faut descendre. — Mais l'Américain, s'écria de Mauclerc. C'est alors à recommencer ! L'aéronaute réfléchit un instant, et, montrant les clapets de la soupape du ballon ennemi au Français, il lui dit : — Etes-vous adroit ? — Vous venez de le voir. — Eh bien, si vous voulez vous débarrasser de l'Américain, coupez d'une balle les ressorts de la soupape, et, s'il n'est pas assommé net après une chute d'une lieue de haut, c'est qu'il aura la tête dure. — Mais son aéronaute ? — Son aéronaute ? Ce serait également un fameux débarras. De Mauclerc hésita un moment. — Ah ! ma foi, dit-il, après tout, arrive que pourra ! Et, visant attentivement la soupape, il fit feu.

VII

Le dénouement ne fut pas long à se produire. Le *Rey do Sul*, dont la soupape ne fonctionnait plus, dégingola en tourbillonnant dans l'espace. L'*Argentin* le suivait en modérant sa descente de façon à éviter un choc trop brusque. Les deux ballons arrivèrent à trois cent pieds du sol. La mer était à peine à un mille de là. Tout à coup, les passagers de l'*Argentin* virent une singulière manœuvre s'accomplir. L'aéronaute du ballon où se trouvait l'Américain blessé avait largué sa corde d'ancre, et il s'était laissé glisser jusqu'à son extrémité. A trente pieds du sol, il lâcha prise et roula dans l'herbe humide, tandis que le *Rey do Sul*, rebondis-



Le jeune homme poussa un cri de terreur, tandis que l'aéronaute grimpait dans le cercle et rattachait tant bien que mal la corde coupée.

IV

L'*Argentin* avait atteint une hauteur de 1,800 mètres. De Mauclerc avait complètement oublié l'Américain, qui le guettait, quand une sourde détonation et le sifflement d'une balle le rappelèrent au sentiment de la réalité. — A vous, mon partner ! cria ironiquement Saunders. Le Français poussa un cri de rage et saisit son revolver, qu'il arma. Mais le chien ne s'était pas encore abattu sur la cartouche qu'une nouvelle balle siffla à ses oreilles et trancha une des cordes de soutien de la nacelle, qui faillit se retourner. Le jeune homme poussa un cri de terreur, tandis qu'avec une incroyable célérité l'aéronaute grimpait dans le cercle et rattachait tant bien que mal la corde coupée.

tout, arrive que pourra ! Et, visant attentivement la soupape, il fit feu.

sant dans les airs, reprenait la route de l'Océan.

L'Argentin atterrit sans peine, mais, quand ses passagers regardèrent l'horizon de la mer, l'aérostat de l'Américain avait disparu.

On ne retrouva jamais le ballon ni son passager.

H. DE GRAFFIGNY.

ARMAND DE JAILLAC

I

PORT-ROYAL.

LE 20 août un matin, l'an 1707, la ville, ou plutôt le bourg de Port-Royal, était plein de rumeurs. Les hommes s'abordaient d'un air consterné. Les commères couraient de côté et d'autres, allant de groupe en groupe, levant les bras au ciel et jetant des hélas ! lamentables. Les enfants effrayés, sans trop savoir pourquoi, se serraient contre leurs mères. C'est que la consternation des pauvres Acadiens était bien motivée ! Une flotte anglaise, composée de cinq vaisseaux et de vingt-trois transports, portant deux mille hommes de débarquement, venait de faire son apparition devant la ville.

Les traces du dernier siège étaient encore visibles ; il y avait deux mois à peine que les boulets anglais avaient porté la ruine et la désolation au milieu de cette malheureuse petite ville.

Il est vrai de dire que l'ennemi avait été repoussé ; mais il revenait maintenant plus nombreux, et les Acadiens affaiblis ne pouvaient compter sur le secours des Canadiens. Résister alors eut été folie. Tout en se rendant à l'appel de Subercase, les hommes secouaient la tête avec découragement. Mais laissons un instant les Acadiens à leurs réflexions et suivons le jeune Gascon, qui vient de sortir d'une maison d'humble apparence et se dirigeant d'un pas vif et léger vers le centre de la ville. C'est un beau garçon, ma foi ! Grand, bien fait et portant avec aisance le costume militaire, ses yeux noirs brillent d'un feu ardent sous d'épais sourcils.

Plongé dans ses réflexions, il ne s'est pas aperçu de l'émotion des bons habitants de la ville. Il marche la tête penchée sur la poitrine ; de temps à autre un sourire passe sur ses lèvres.

Cependant, dans la rue la foule grossit ; les Acadiens des environs sont accourus à la ville, le mousquet sur l'épaule.

Tout ce monde crie, s'interpelle et interroge les habitants de la ville sur l'opinion du gouverneur, M. de Subercase.

Depuis un moment, un bruit sourd et contenu se fait entendre. En même temps la cloche de l'église se met à sonner à toute volée.

—Au port ! au port ! s'écrient tous les hommes en s'élançant vers la rivière.

Le jeune homme a entendu la cloche ; il s'arrête, et, apercevant ces hommes armés qui l'entourent, il se dit : " Que veut dire ceci ! serait-ce encore les Anglais. "

Il hésite un moment et se remet en marche en murmurant : Bah ! j'ai le temps ! Et il se dirige vers une petite maison, blanchie à la chaux cachée, au milieu des arbres.

—M. Poirier est-il ici ? demande-t-il à la servante qui est venue ouvrir.

—Oui, monsieur, répond celle-ci.

—Alors, veuillez lui demander s'il veut m'accorder un moment d'entretien.

II

LA DÉCLARATION

Arrêtons-nous ici un instant et disons ce qu'est ce jeune homme.

Quand M. de Subercase arriva de Terre-neuve pour succéder à M. de Brouillan, il était accompagné de quelques gentilshommes avides de se distinguer contre les Anglais en Acadie. Parmi eux se trouvait notre héros, Armand de Jaillac.

Pauvre comme tous les cadets de la Gascogne et d'un caractère aventureux, il s'était embarqué au commencement de la guerre, pour l'Amérique, et s'était rendu à Terre-neuve. Son caractère, son courage lui gagnèrent l'estime de ses chefs.

Notre Gascon était de toutes les expéditions, et plus d'une fois il entraîna les soldats, quand, rendus

de froid et de fatigue, ils refusaient de marcher en avant.

M. de Subercase estimait beaucoup le jeune homme, et lorsqu'il partit pour l'Acadie il lui offrit le commandement d'une compagnie. Le Gascon accepta et partit.

Au premier siège de Port-Royal, en 1707, il rendit de grands services en enlevant quelques chariots de vivres aux Anglais, et en l'inquiétant par de continuelles escarmouches.

Maintenant, que venait-il faire chez M. Jacques Poirier, le plus riche habitant de Port-Royal ; c'est ce que nous allons savoir en suivant le jeune homme dans la maison. La pièce où M. de Jaillac fut introduit était fort simplement meublée. Quelques chaises et un fauteuil étaient rangés le long du mur. Une longue et solide table de chêne occupait le milieu de la pièce. Un des côtés de la pièce était occupé par la cheminée. Par une des fenêtres entr'ouverte, on apercevait la rivière de Port-Royal qui coulait tranquillement entre ses rives fleuries. A peine le jeune homme eut-il le temps de jeter un coup d'œil autour de lui, que la porte s'ouvrit et donna passage à un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants.

—Je vous attendais monsieur de Jaillac, dit-il, en tendant la main au gentilhomme ; que me voulez-vous donc ?

—M. Poirier, vous pouvez d'un seul mot faire mon bonheur ou le détruire, c'est pourquoi je vous ai demandé, hier soir, cet entretien.

M. Poirier prit une attitude grave.

—Je vous écoute monsieur, mais auparavant veuillez vous asseoir.

—Monsieur, dit le gentilhomme en s'asseyant, je serai bref ; je suis venu ce matin vous dire que j'aime votre fille et vous prier de m'accorder sa main.

—Vous aimez ma fille ! s'écria l'Acadien en bondissant de surprise, et depuis quand ?

—Oh ! depuis que je suis arrivé à Port-Royal. La première fois que je vis votre fille, sa beauté m'éblouit. Je l'ai rencontrée quelquefois sur le port faisant l'aumône aux matelots malades ou estropiés, chaque rencontre me rendait de plus en plus amoureux. J'ai cherché à oublier, mais je n'ai pas réussi. Que vous dirais-je de plus, j'aime votre fille à en perdre la raison. Comme il n'y a qu'un remède à cela, le mariage, je suis venu vous formuler ma demande.

M. de Jaillac se tût et attendit une réponse.

M. Poirier avait écouté attentivement le jeune homme, quand il eut fini il se leva et fit quelques pas dans la salle.

Au dehors un roulement de tambour se faisait entendre, s'éloignant peu à peu, aucun bruit ne montait de la rue.

—M. de Jaillac, dit M. Poirier en revenant vers le jeune homme, votre demande m'honore infiniment, mais vous êtes venu trop tard, depuis une semaine ma fille est fiancée à son cousin, Louis Leblanc, qui demeure en arrière de Port-Royal.

Le jeune homme devint si pâle, que M. Poirier fit un mouvement pour s'élançant sur lui.

L'officier fit un geste de la main et, se levant péniblement de son siège, il marcha vers la porte. Arrivé là, il se tourna vers le vieillard qui le regardait avec pitié.

—Monsieur, dit-il d'une voix lente, j'avais fait un rêve trop beau pour qu'il fut réalisable. Maintenant, je suis éveillé, dites-moi que ma démarche ne vous a pas froissé, et que, si j'avais eu ce malheur, vous me pardonnez.

—Mais pas du tout, mon cher monsieur, car enfin vous êtes un gentilhomme et je...

—Gentilhomme ! interrompit M. de Jaillac avec amertume, gentilhomme ! je donnerais de grand cœur mes titres pour être né paysan acadien. Adieu, monsieur, acheva-t-il d'un ton bref, et il sortit en trébuchant comme un homme ivre.

III

L'ATTAQUE

Une fois dehors, il s'élança au hasard. Il marchait d'un pas incertain, se heurtant au mur des maisons.

—Carambo ! vous voilà enfin, lui cria une voix derrière lui, j'ai cru ne pas vous trouver. Ce n'est pas que la ville soit bien grande, mais...

—Qu'y a-t-il ? interrompit M. de Jaillac.

Au son de cette brusque voix il avait tressailli et promené autour de lui un regard hébété.

Devant lui se tenait un jeune homme, portant un costume à peu près semblable à celui adopté par nos coureurs des bois. Il portait à la main une longue carabine. Cet homme était le valet de chambre de M. de Jaillac. Gascon comme son maître, il lui était profondément dévoué. Il avait suivi son maître en Amérique, couru les mêmes dangers que lui, combattu à ses côtés, et plus d'une fois reçu les coups destinés à son maître. Depuis son arrivée à Port-Royal, il servait dans la compagnie du gentilhomme.

—Sandis ! que vous êtes pâle, mon maître, dit le serviteur en mettant sa carabine sous son bras, bien sûr... c'est bon, fit-il avec humeur, en voyant M. de Jaillac faire un geste impatient de la main, je vais vous dire la chose en deux mots : le gouverneur vous a demandé deux fois, puis il m'a appelé et mis à votre recherche, voilà.

—C'est bien, j'y vais.

Le gentilhomme se dirigea vers le port, où tous les habitants de la ville et des environs étaient sous les armes.

—Ce sont les Anglais qui sont revenus, plus nombreux qu'avant, dit le valet de chambre en suivant son maître ; ils veulent venger leur dernière défaite, et ils ne se doutent pas que nous allons les froter si rudement, qu'ils ne se hasarderont plus à gaspiller leur argent pour équiper des flottes.

Il se tut sur ces paroles en maugréant intérieurement contre les gens maussades.

En se rendant au port, tous les habitants avaient jugé leur position désespérée et avaient voulu capituler. Mais aux premiers mots, Subercase les arrêta et leur démontra que capituler serait la ruine et le déshonneur. Il leur rappela aussi comment ils avaient repoussé les Anglais. Bref, les Acadiens qui, au premier moment, ne songeaient qu'à se rendre, ranimés par la parole énergique du gouverneur, reprirent confiance et jurèrent de vaincre ou de mourir.

Ce fut à ce moment que M. de Jaillac arriva auprès du gouverneur.

—D'où diable sortez-vous, mon cher, que vous n'ayez entendu le tocsin ? Rejoignez votre poste, et si vous n'êtes pas tué venez me voir ce soir.

Le jeune homme salua et s'éloigna. Une fois à son poste, il soupira.

—Que me fait la vie, maintenant que j'ai tout perdu, murmura-t-il.

Puis, au bout d'un instant :

—Si je trouvais la mort dans la mêlée, ne serait-ce pas un bonheur !

Il se croisa les bras, et, plongé de nouveau dans ses réflexions, il oublia ce qui se passait autour de lui.

Les dernières dispositions de la défense furent prises. Saint-Castin fut chargé, avec cent cinquante hommes, d'inquiéter l'ennemi en l'attaquant sur ses derrières.

Les Anglais s'étaient retranchés sur le bord opposé de la rivière, en face de la ville. Quelques bombes bien dirigées les obligèrent à évacuer cette position. Ils se mirent en marche pour aller reprendre position plus loin, hors de la portée des canons français. Au nombre de quinze cents, ils défilèrent sous le feu de la place sans répondre.

Tout à coup, une vive fusillade éclata. Saint-Castin attaquait les ennemis.

Les Anglais, surpris, y répondirent d'abord ; mais le désarroi se mit dans leurs rangs et ils lâchèrent pied. Ils se reformèrent à cent pas de là, et revenant vers leur ancienne position, ils commencèrent à se fortifier non loin de là, hors de portée de canon. Le gouverneur, enchanté de ce premier succès, fit renforcer de Saint-Castin par près de trois cents hommes et se mit à la tête du détachement. Son dessin était de tomber sur les Anglais aussitôt qu'ils feraient mine de se rembarquer. Bientôt le va-et-vient des chaloupes annonça que le gouverneur avait deviné juste. Encore quelques minutes, et on attaquait les Anglais. Mais au même moment une vive fusillade éclata, puis des hommes bondirent sur les retranchements.

—Corbleu ! qui ose attaquer sans mon ordre, s'écria avec colère le gouverneur qui, placé sur une éminence, observait attentivement le camp anglais.

—C'est la compagnie de Jaillac, dit St.-Castin, et ma foi elle s'en tire assez bien, voyez plutôt.

En effet, les Anglais surpris par cette attaque imprévue abandonnèrent, après une courte résistance, la première ligne des retranchements.

Enflammés par ce succès, les Acadiens se jetèrent sur la seconde ligne et l'attaquèrent avec furie.

—Les imprudents, cria le gouverneur, ils vont se faire massacrer.

—Allons, messieurs, continua-t-il en se tournant vers ses officiers, le combat est engagé, en avant !

Toute la troupe s'ébranla.

Dans les retranchements on se battait avec acharnement. Les Anglais avaient vite repris confiance en voyant le nombre de leurs ennemis. Ils s'étaient ralliés et avaient attaqué à leur tour les Acadiens. Ceux-ci se défendaient avec énergie, ils s'étaient formés en carré et présentaient un front hérissé de baïonnettes. Quand un vide se faisait il était immédiatement rempli. Malgré leur courage, il n'était pas douteux qu'ils succomberaient sous le nombre ; cependant nul ne pensait à se rendre.

Profitant d'un moment de répit, M. de Jaillac compta ses hommes ; sur quatre-vingt qu'il avait lorsqu'il attaqua, trente seulement restaient debout.

Il faut tenir bon encore cinq minutes, pensa-t-il, le gouverneur doit être en marche avec le reste des troupes.

Mais, il n'eût pas le loisir de réfléchir, les Anglais, après s'être reposés, revenaient à la charge.

—Attention ! commanda-t-il.

—Rendez-vous, cria le commandant anglais.

—Vive la France ! cria le gentilhomme qui avait vu le gouverneur accourir à son secours.

—Vive la France ! répondirent les Acadiens en serrant leurs rangs.

—Forward ! commanda l'officier anglais.

Tous s'élançèrent contre les Français. Mais au même moment des cris retentirent. Les Anglais étonnés s'arrêtèrent.

Subercase et ses hommes venaient de sauter par-dessus les retranchements et se jetaient tête baissée dans la mêlée.

Un combat corps à corps s'en suivit.

M. de Jaillac, jetant son épée brisée, s'empara d'une hache et se jetait au plus fort de la mêlée, s'exposant à tous les coups.

Tout-à-coup, il se trouva face à face avec un officier anglais qui se défendait avec rage contre deux Acadiens. Son uniforme chamarré de broderies indiquait un officier de haut grade.

—Si je pouvais le faire prisonnier, pensa-t-il... Il poussa un cri de rage. Les deux Acadiens venaient de tomber sous le fer redoutable de l'Anglais.

Le jeune homme s'élança sur lui, la hache levée.

Plus prompt que l'éclair, l'Anglais fit un saut de côté, esquivant par là un formidable coup, puis il allongea le bras. M. de Jaillac frappé au cou, tomba sur la terre ensanglantée.

—Caramba ! cria une voix. Et un homme, se précipita vers le gentilhomme. Cet homme c'était le valet de chambre de M. de Jaillac.

Il s'agenouilla près du jeune homme, mais apercevant l'Anglais qui s'avancait vers lui, il brandit son lourd coutelas catalan. L'arme fendit l'air et vint s'enfoncer jusqu'au manche dans la poitrine de l'officier, qui tomba lourdement. Se penchant de nouveau vers son maître, il essaya d'étancher le sang qui coulait abondamment.

Le blessé avait repris connaissance. Il sourit doucement à son fidèle serviteur et lui dit d'une voix faible :

—Merci pour tes soins, mon bon Léon ; mais ils sont inutiles. C'est fini.

—Ne dites pas cela, s'écria le valet de chambre qui pleurait ; ne dites pas cela, vous vivrez.

—Non, mon ami, répondit le gentilhomme, d'une voix si faible que Léon fut obligé de se pencher pour l'entendre, non la blessure est mortelle. Tu prieras Dieu pour moi et... il ne put achever.

Le valet de chambre mit une main sur son cœur.

—Mort, dit-il d'une voix farouche, mort sans moi. Eh bien ! je ne lui survivrai pas.

Il se releva et saisit son fusil.

En ce moment, les Anglais étaient en pleine déroute. Affolés, ils se jetèrent dans les embarcations et regagnèrent leurs vaisseaux. Bientôt ceux-ci dé-

ployèrent leurs voiles et sortirent de la rade poursuivis par les boulets français.

IV

LA TOMBE

Le lendemain, le soleil levant éclaira ce champ de bataille où une poignée de Français avait mis en fuite près de deux mille Anglais. Des flaques de sang marquaient le lieu du combat. Au-dessus, des bandes de corbeaux tournoyaient, cherchant des cadavres à dévorer.

Sur le monticule, où naguère se tenait le gouverneur, s'élevait une humble croix de bois. Sur une planchette appuyée sur la croix sont gravés ces mots :

ARMAND DE JAILLAC

Tué le 20 Août 1707

C'était maintenant la demeure du gentilhomme que cette humble fosse où, pendant longtemps les Acadiens de Port-Royal vinrent s'agenouiller et réciter un *De profundis*.

Les mauvais jours arrivèrent avec ce fatal traité de 1713, qui fit de l'Acadie une province anglaise, les Anglais commencèrent ce système de tyrannie et d'oppression qui ne se termina qu'en 1755.

Les Acadiens, toujours en butte aux vexations de leurs ennemis, délaissèrent la tombe. Peu à peu, celle-ci disparut ; la terre renflée s'affaissa. La croix, rongée par le temps, tomba, l'herbe poussa et tout disparut : rien ne marquait plus l'endroit où repose les cendres de celui qui commença la victoire du 20 août 1707.

ARTHUR APPEAU.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a actuellement 64 millionnaires dans la ville de New-York.

—L'Angleterre possède 25,000,000 de poules, et 1,000,000,000 d'œufs ont été importés en 1885.

—Un correspondant dit qu'une simple application d'une petite quantité de benzine, versée autour des racines des chardons, les tuera, racines et branches.

—A mesure que la saison avance, on constate que les insectes ont considérablement endommagé la récolte de blé d'automne aux Etats-Unis.

—Sur la population des provinces maritimes, qui est d'environ 1,000,000, on compte 300,000 catholiques. Il y a un archevêque, 4 évêques et 175 prêtres.

—Pendant que Mlle Emma Abbott chantait à New-York, on l'entendait à Cleveland, distance de 1,600 milles, au moyen du téléphone.

—Si vous voulez verser de l'eau bouillante ou tout autre liquide bouillant dans un tumbler ou vase quelconque en verre, vous pouvez le faire avec sûreté en mettant d'abord une cuiller dans le vase.

—Lady C...., femme du lord-lieutenant d'Irlande, disait un jour au Dr Swift : "L'air de votre pays est fort bon." Swift, se mettant aussitôt à genoux : "Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'allez pas le dire en Angleterre, car on mettrait un impôt dessus."

—L'empereur Guillaume vient d'envoyer à Sa Sainteté Léon XIII une crose d'or, incrustée de pierreries, pour le remercier des services qu'il a rendus comme arbitre du différend entre l'Allemagne et l'Espagne, à propos des îles Carolines.

—La fortune réunie des membres du Sénat des Etats-Unis forme un total de \$160,000,000. Les plus riches des sénateurs sont M. Stanford, de Californie, qui ouvre la liste avec une fortune personnelle de \$75,000,000, et M. Fair, du Nevada, qui vaut \$20,000,000.

—Un aide-de-camp, qui désirait de l'avancement, s'adressa à son général en lui faisant valoir ses longues années de service. "Où sont tes blessures ? dit le général. Ce sont là les meilleures titres. Peux-tu m'en montrer ?" "Comment aurais-je été blessé, mon général, répondit l'aide-de-camp, les jours de bataille, je ne vous ai jamais quitté."

—La France est le pays le plus taxé de l'Europe, \$21.40 par tête par année. Aux Etats-Unis la taxe est de \$11.18 ; en Italie, \$11.60 ; en Allemagne, \$11.18 ; en Russie, \$7.20, et en Espagne \$6.60. Eu égard à ses arts et à ses industries manufacturières, le fardeau de \$21.40 en France n'est pas si onéreux et si pénible que les \$7.20 en Russie ou les \$6.60 en Espagne.

—L'empereur de Chine doit se marier ; mais, comme de raison, le fils du soleil et de la lune doit faire son choix. Tous les jours on lui amène un troupeau de jeunes filles, et le monarque daigne, avec ses yeux fendus en amande, choisir celle qui lui convient. Quand il en aura deux ou trois douzaines, il fera un nouveau choix, et prendra pour épouse la plus belle du tas.



Quand vous faites rôtir un poulet ou toute autre tendre volaille, il y a danger que les cuisses noircissent ou deviennent trop dures pour être mangées. Pour éviter cela, prenez une bande de linge, trempez-la dans du saindoux fondu, ou bien frottez-la de saindoux et enroulez-la autour de la cuisse. Otez-la en temps pour permettre au poulet de rôtir délicatement.

Pigeons frits. — Coupez vos pigeons en quatre : faites-les cuire dans une très petite quantité de bouillon, avec poivre, muscade, persil et une petite branche de thim, un oignon piqué de deux clous de girofle.

Laissez refroidir, puis trempez vos morceaux de pigeons dans un œuf, entier battu ; panez les et faites-les frire de belle-couleur. Servez avec des branches de persil frites aussi.

Plum pudding à l'impérial. — Prenez sept œufs, cassez-les dans un saladier en mettant trois blancs de côté. Faites un sirop de sucre pour lequel vous mettez à peu près une livre de sucre pour un grand verre et demi d'eau ; lorsque ce sirop est presque froid, ajoutez-le à vos œufs avec un jus de citron et deux zestes de citron bien hachés. Battez vos trois blancs mis de côté en neige, ajoutez-les au reste et battez fortement le tout avec une verge de jonc pendant vingt minutes, puis ajoutez en battant toujours une demi-livre de farine de riz : versez dans un moule beurré et faites cuire à four doux.

NIDS DES OISEAUX

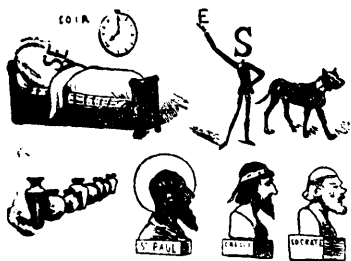
UNE admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant. Aussitôt que les arbres ont développé les fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonner des bâtiments aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin et une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre, il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque nid fait des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Le nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche.

Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix des parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoiyants les pins, et les abîmes de verdure au-dessus du chêne paternel.

Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

—Il se consomme, tous les ans, aux Etats-Unis, pour \$900,000,000 de boissons fortes. La taxe seule s'élève à \$500,000,000. Les trois quarts des crimes et des misères qui affligent le pays doivent être attribués à l'abus des liqueurs, qui mène au tombeau 100,000 malheureux par an et réduit à la plus affreuse misère plus de 3,000,000 d'enfants. Enfin, le tiers de la population est plus ou moins victime de la fatale boisson.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Se coucher de bonne heure et se lever matin rend sain, riche et sage

PATER

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez
soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on ré-
ponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi pro-
fonde,
Les choses dont on a besoin !

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à
voir ;
Et mon père et ma mère, et ma famille en-
tière ;
Moi, je n'ai rien pour vous mon Dieu, que la
Que je vous dit matin et soir. [prière

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse ;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à
genoux ;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sa-
gesse ;
Et puissent leurs enfants les contenter sans
cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous.
A. TASTU.

AVE

Je vous salut, ô Reine, ô puissante Marie,
Pour vos nombreux enfants priez, priez Jésus,
Qu'il répande sur eux, sur ma jeune patrie,
Ces doux parfums du ciel, que vous, mère
chérie,
Goûtez au milieu des élus.

Où ! vous êtes bénie, ô Marie, ô ma mère !
Et bénie fut Jésus, dans votre chaste sein !
Descendu de son trône à la voix de son père,
Il s'incarne ici-bas et se fait notre frère
Pour racheter le genre humain !

O mère des pécheurs, vous, qu'un seul regret
[touche,
Pour moi, petit enfant, je demande à genoux,
Quand mes jours révolus me clouront sur ma
[couche,
Un seul de vos regards, un mot de votre
[bouche,
Qui rendent mon trépas plus doux !
F. E. J....

FRANCŒUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE STE-CATHERINE,
2e porte Est de la rue Amherst, Montréal
J. B. D. FRANCŒUR E. A. STE-MARIE

LESAGÉ & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,
ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES
ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,
MONTREAL.

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉS DE
TWEEDS, DRAPS, SERGES ET TRICOTS,

Dans les tissus les plus fins et les patrons les plus chic

— SONT AU —

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

4626

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.



Liste des prix de L. MARTIAL, photo-
graphie, coin des rues Saint-Laurent et La-
gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ;
Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine.
Une visite est sollicitée.

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmen-
tation des affaires de la maison David Lan-
thier et la grande réduction des marchan-
dises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant
une visite chez

DAVID LANTHIER,

1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré,
publié à New-
York, contenant 8 pages de texte et 8 pages
de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ;
six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au
No 342, Pearl Street, New-York.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, pu-
blié à New-
York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures.
Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'ad-
dresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York
Etats-Unis.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le
1er et le 15 de
chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard
Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augus-
tins à Paris (France). Abonnements pour 1886 :
Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union pos-
tale, 13 fr.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertise-
ments may be made for it IN NEW YORK.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88
MONTREAL
CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents
jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 21
heures d'avis.
CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,
ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la
rue Sainte-Catherine, désire informer sa
clientèle qu'il vient de transporter son bu-
reau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voi-
sine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE
NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plom-
bées en or, argent, etc. Dentiers fait sur com-
mande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRÉ,

28 ET 30, RUE SAINT-GABRIEL

ABONNEMENTS :

Un an..... \$3.00
Six mois..... 1.50
Quatre mois..... 1.00

PAYABLE D'AVANCE

ANNONCES

PAR LIGNE NONPAREIL :

Première insertion..... 10 cents
Insertions subséquentes..... 5 "
A longs termes..... Conditions spéciales.

Un numéro, spécimen envoyé gratis
sur demande

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la
Havane, de sa dernière impor-
tation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-
mière classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GBERHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithogra-
phie et en typographie exécutées avec soin
sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à
bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les
municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs
et de Grains de Semence, Instruments Agri-
coles de toutes sortes, Arbres Fruitiers et
Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et
Vignes acclimatés, engrais, etc. etc. En gros
et en détail. Commandes par la poste promp-
tement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci.
—Moyen efficace de faire fortune.—
**La santé vaut mieux que les plus
grandes richesses.**

Certificat au public. —D'après l'expérience
directe que nous avons déjà des eaux miné-
rales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une util-
ité incontestable pour les maladies si-
vantes : Dyspepsie, Constipation, Rhuma-
tisme, Paralysie, maladie du Foie et des
Rognons. Elles sont aussi un remède infail-
lible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres
Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène
Et membre du bureau santé de la Province.

E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal
217, rue St Elizabeth
(Téléphone No. 810 A.)

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire
d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la
famille, reproduit les meilleurs romans français
parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des ar-
ticles d'actualité sur les hommes marquants con-
temporains, et sur les événements du jour une chro-
nique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin
un article de mode pour les mères de famille. *Le
Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue
de l'ancienne-Comédie.

AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE
ILLUSTRE dans chaque ville et village du
Canada et des Etats-Unis. Une commission
libérale sera donnée à tous ceux qui, par
leurs efforts, augmenteront la circulation
de ce beau journal de famille. Un numéro
spécimen sera envoyé gratis sur demande.
S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30,
Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par
Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie-
taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30
Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 3 juillet 1886

LES DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

VIII

MON cher Maxime, reprit le baron de Manoise en souriant, si tu as réellement entrepris la tâche difficile de me séparer d'Andréa, il me semble qu'elle et moi nous servons tes projets en t'introduisant dans la place que tu veux battre en brèche.

Ces malencontreuses paroles, qui répondaient si bien à des pensées intimes du marquis, achevèrent de vaincre son hésitation.

Il releva la tête.
—Eh bien ! soit, dit-il d'un ton brusque, je t'accompagnerai ce soir ; j'accepte l'invitation de madame Andréa.

Le baron laissa échapper une exclamation joyeuse, et tendant la main à son ami :
—Tu ne pouvais pas donner une preuve plus grande de ton amitié, dit-il ; tu me rends véritablement heureux.

Le marquis restait un peu sombre. Il se disait qu'il était faible, et que, pour la première fois peut-être, il manquait de volonté.

Mais, au bout d'un instant, la gaieté contagieuse du jeune baron parvint à le dérider.

Ils parlèrent encore d'Andréa assez longuement ; puis, changeant brusquement la conversation :

—Mon cher Henri, dit le marquis, j'espère que tu me donneras à ton tour une preuve d'amitié.

—Laquelle ?
—Pas plus tard que demain tu iras embrasser ta mère et ta sœur.

—Il faut cela pour ton bonheur ?...
—Et le leur, oui.

—J'irai.
—Tu leur consacreras toute la soirée.

—Tu deviens exigeant. N'importe, je le ferai.
—Tu me le promets ?
—Oui.

—Ce n'est pas tout, il faut que tu me promettes encore de ne plus vivre complètement éloigné d'elles.

—Mon Dieu ! répondit Henri avec une nuance de tristesse dans la voix, je sais bien que ma mère et ma sœur ont le droit de se plaindre de ma conduite envers elles ; mais crois-le bien, Maxime, si exclusif que soit mon amour pour Andréa, si complet que soit son empire sur moi, mon cœur est resté le même pour les miens ; j'aime toujours autant ma mère et ma sœur.

—Pourquoi es-tu resté si longtemps sans aller les embrasser ?
Le jeune homme rougit malgré lui.

—Je sens bien que je suis coupable, répondit-il légèrement troublé ; mais, que veux-tu ? j'ai obéi à un sentiment que je trouve naturel et que tu ne comprendras pas, peut-être : ma mère me fait des observations, des reproches : elle a raison, c'est son droit, je le reconnais ; mais cela me contrarie,

me chagrine, et je crains que mon respect ne soit pas assez grand pour m'empêcher, à la fin, de m'irriter. Et puis, devant ma sœur, dont l'âme et le cœur sont si purs, qui a comme ma mère toutes les vertus, je me sens embarrassé, j'éprouve comme de la honte.

—Mon cher Henri, je comprends très bien cela, et j'apprécie la valeur de ton excuse. Alors, du moment qu'il te reste encore dans le cœur de tels sentiments, rien n'est désespéré, nous te sauverons malgré toi.

Le baron laissa glisser un sourire sur ses lèvres ; puis, secouant la tête :

—Ah ! tu espères me sauver ! fit-il. Rassure-toi. Maxime, je ne suis pas en danger. Mais si vous croyez à un péril quelconque, ma mère et toi, et que vous pensiez le détourner en brisant mon et que vous pensiez le détourner en brisant mon bonheur, vous vous trompez. Maxime, ce serait prendre ma vie... Je te le répète, et retiens-le bien dans ta mémoire, la mort seule aurait le pouvoir de me séparer d'Andréa.

—C'est bien, répliqua le marquis, ne parlons

—Madame vous attend, dit Louise qui était accourue dans l'antichambre.

Et elle disparut pour aller prévenir sa maîtresse.
—Tu vois que je ne t'ai pas trompé, dit le baron, en se tournant vers son ami ; viens, suis-moi.

Ils entrèrent dans le grand salon. Au même instant, la femme de chambre reparut, laissant une porte ouverte, et leur dit :

—Monsieur le marquis et monsieur le baron peuvent entrer.

Ces paroles furent accompagnées d'une révérence gracieuse.

Andréa se tenait debout au milieu de son boudoir, que le jour et le soleil, tournant vers l'occident, inondaient de leur lumière. D'ordinaire, les femmes semblent redouter une clarté trop vive ; Andréa, au contraire, trouvait que la lumière du jour ou celle des bougies n'avait jamais assez d'éclat. Il est vrai que plus la lumière était vive et éclatante autour d'elle, mieux elle faisait ressortir son incomparable beauté.

Elle reçut les deux amis, son délicieux sourire sur les lèvres. Son regard, à demi voilé, tomba sur le marquis.

Il en sentit aussitôt la puissance terrible. Ce fut comme un éclair qui passa dans tout son être et jeta le trouble jusqu'au fond de son âme. Ebloui il fit un pas en arrière, et un moment il cessa de respirer. Il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines. Ses jambes chancelaient, et il éprouvait au cœur une sensation étrange et presque douloureuse. Il restait immobile, n'osant plus avancer : il aurait voulu s'enfuir.

A quelques pas de lui, le baron le regardait en souriant. On aurait pu voir dans son sourire la joie du triomphe mêlée à l'ironie.

Le trouble et l'agitation intérieure du marquis étaient visibles ; Andréa n'eut pas de peine à deviner l'impression que sa beauté et un seul de ses regards venaient de produire.

—Monsieur le marquis, dit-elle, de cette voix qui avait le don de remuer les cœurs les plus froids, en marchant vers lui, vous êtes le bienvenu ; permettez-moi de vous traiter immédiatement en ami.

Incapable de répondre, il s'inclina.

Andréa lui prit la main. Celle de la jeune femme était douce et fraîche ; cependant il lui sembla qu'il touchait du feu. Un frémissement courut dans tous ses membres.

—Venez, monsieur le marquis, reprit Andréa en l'entraînant doucement.

Et elle le conduisit à un fauteuil placé en face de la causeuse sur laquelle elle s'assit. Henri s'était mis dans un fauteuil un peu plus loin, en arrière.

Au bout d'un instant, le marquis parvint à vaincre son émotion. Il put causer. Andréa ne tarda pas à s'animer, et sa conversation devint extrêmement brillante. On sentait qu'elle était fière de faire valoir les ressources de son esprit naturel et de se montrer instruite, distinguée et vraiment femme du monde devant un homme dont on lui avait vanté l'intelligence, le savoir, la distinction, et qu'on lui avait représenté comme le type le plus parfait du gentilhomme français.

Le marquis était sous le coup d'un étonnement qu'il ne cherchait même pas à cacher.

Andréa devina sa pensée.
—Avouez, monsieur le marquis, lui dit-elle avec un fin sourire, que je ne suis pas précisément la femme que vous vous attendiez à trouver ici...



Cette fois la surprise du domestique devint de l'effarement.—(Page 44, col. 1).

plus de cela pour le moment ; nous sommes en présence de l'avenir, et le temps voit passer bien des choses ; c'est sur lui que je compte. Mais il est bien convenu que tu consoleras ta mère et ta sœur en reparaisant à l'hôtel de Manoise ?

—J'irai les voir aussi souvent que cela me sera possible.

—J'ai ta promesse, cela me suffit ; c'est tout ce que je peux exiger de toi aujourd'hui.

XII

Les deux amis sortirent à pied de l'hôtel de Soubreuil. Ils firent un tour de promenade aux Champs Elysées, puis, l'heure approchant, ils se dirigèrent vers la rue Pasquier.

A cinq heures et demie, ils entraient chez Andréa.

—Je l'avoue, madame, répondit-il, et maintenant je partage l'opinion de ceux qui disent que vous appartenez à une grande famille.

—Ah ! il y a des gens qui disent cela ? fit-elle ; je les remercie en même temps que vous, monsieur le marquis, de ce grand honneur qu'on me fait ; mais je ne veux pas, vis-à-vis de vous, me donner pour ce que je ne suis point. Je ne vous dirai pas d'où je viens, ni de qui je suis née ? ceci est un secret que je veux garder. Mais je puis vous apprendre que ma naissance est des plus obscures. Depuis que je suis à Paris, j'ai un peu changé, et sans fausse vanité, je puis ajouter, à mon avantage. J'étais absolument ignorante, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'être moins. Pendant trois ans je suis restée enfermée comme une recluse ou un renard dans son terrier. Avant de me montrer, je voulais être montrable. J'ai pris des maîtres, j'ai travaillé beaucoup. J'ai appris notre langue un peu, un peu aussi l'allemand, l'anglais et l'espagnol. J'ai lu et je lis encore beaucoup. Après un livre d'histoire, je prends la géographie ; un roman me repose de mes lectures sérieuses. Je crayonne tant bien que mal un paysage.

—Mon cher Maxime, interrompit le baron, Andréa dessine et peint admirablement.

—Ceux qui m'ont entendue, continua-t-elle, prétendent que je chante assez bien.

—Andréa a une voix délicieuse et chante à ravir, dit Henri.

—Enfin, poursuivit la jeune femme, je commence à jouer du piano. Mais, parmi les arts d'agrément, la musique n'est pas celui que je préfère ; aussi ai-je eu beaucoup de difficultés à l'apprendre. Clapoter du piano est à la mode, je n'ai pas voulu que ce défaut me manquât, termina-t-elle en riant.

Le dîner étant servi, on passa dans la salle à manger et on se mit à table.

Pendant le repas, Andréa parla de Paris avec le plus vif enthousiasme.

—Il me semble que je ne pourrai jamais le quitter, dit-elle.

—Quitter Paris ! s'écria le baron, vous y resterez toujours !

—Qui sait ? fit-elle, pendant que son regard, devenu rêveur, semblait suivre sa pensée à travers l'infini.

Le marquis toucha à peine aux mets qu'on lui servait. Il était absolument sous le charme dominant du regard et de la parole d'Andréa. Concentré en lui-même, cherchant en vain à échapper à la fascination, il ne parla presque plus pendant le reste de la soirée.

A dix heures il se leva pour se retirer.

—Je vais te reconduire, dit Henri.

—Monsieur le marquis, dit Andréa en lui faisant le salut d'adieu, j'espère que j'aurai le plaisir et l'honneur de vous revoir.

Il répondit une banalité quelconque et descendit rapidement l'escalier, suivi de M. de Manoise.

Il éprouvait le besoin de se retrouver au grand air. Il lui semblait qu'une fois loin d'Andréa, il redeviendrait maître de lui-même, comme Renaud sorti des jardins d'Armide.

Henri l'accompagna jusque sur le boulevard des Capucines. Là, ils se séparèrent. Le marquis ne chercha point à retenir son ami ; il avait hâte de se trouver seul avec ses pensées.

Encore tout étourdi, le cœur gardant son trouble singulier, ne pouvant éloigner de ses yeux l'image d'Andréa, il se mit à marcher rapidement, livrant sa tête nue à la fraîcheur de la nuit.

Son agitation ne se calma point, le désordre de son esprit resta le même.

Il se secouait comme s'il eût eu sur lui la robe de Nessus.

—Oh ! ce qui se passe en moi est épouvantable, se disait-il avec une sorte de rage ; elle m'a ébloui, fasciné et j'ai senti le fluide de son regard pénétrer dans tout mon être... Oh ! oui, c'est horrible, j'ai peur, oui, j'ai peur de l'aimer !... Aimer cette femme, moi !... quoi, je serais assez faible, je serais assez lâche !... Non, reprenait-il, c'est impossible, je m'effraye sans raison, je ne me rends pas bien compte de ce que j'éprouve. C'est un malaise étrange, cela se passera.

Alors, pour repousser le fantôme d'Andréa, sa pensée se reportait vers mademoiselle de Manoise. Mais la suave et douce figure de la jeune fille s'effaçait aussitôt et Andréa reparaisait souriante,

radieuse, le regard illuminé, superbe de majesté. Il rentra chez lui dans un état de surexcitation impossible à décrire.

Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, il se promena dans sa chambre, martelant le tapis sous ses pieds impatients et fiévreux, et faisant entendre par instants des exclamations de fureur.

—Mais qu'est-elle donc, cette femme ? s'écria-t-il en s'arrêtant brusquement. Ce qu'elle est ?... Ah ! je le sais, je le sais, continua-t-il avec un rire sec et nerveux ; c'est une de ces femmes étranges et fatales qui apparaissent de loin en loin sur la terre comme un fléau de Dieu !

—Andréa a été pétrie avec la même argile dont ont été créées Circé, Omphale, Dalila, ces grandes charmeuses d'un autre temps. Comme elles, Andréa a la beauté, l'enivrement du sourire, la domination du regard ; elle possède en outre, comme la fabuleuse sirène, le charme de la voix, entraînant, irrésistible... Ah ! je le sens par moi-même, nul ne pourra résister à la puissance fascinatrice de ses yeux ; il faut subir sa séduction.

—Si elle couvrait son visage d'un masque hypocrite, on pourrait le lui arracher ; alors, la fausseté, qui est une laideur, diminuerait sa force. Malheureusement, chez elle, tout est naturel et vrai, et ce qui la rend d'autant plus redoutable et terrible, c'est qu'elle a la grâce sans artifice, la candeur de l'enfance et qu'il se répand autour d'elle comme un parfum d'innocence et de pureté.

—Elle est née ce qu'elle est, elle restera ainsi. Avec sa beauté merveilleuse, son corps magnifique, une enveloppe de Séraphin, Andréa est une créature dangereuse, effroyable... Ah ! oui, on lui a bien donné le nom qui lui appartient : Charmeuse !

—Malheur à qui la voit, malheur à qui l'entend ! Pauvre Henri, je comprends trop maintenant qu'il soit devenu son esclave ! Et moi ! que suis-je déjà aujourd'hui, et que serai-je demain ? Hélas ! je l'ai vue et n'ai pu me défendre de l'admirer ; je l'ai entendue et je n'ai pas eu la prudence de me boucher les oreilles. Je n'ai pu me soustraire à la puissance inouïe de son charme mystérieux. Et ce charme étrange, inévitable, qui agit avec une violence extrême et la rapidité de l'éclair, j'en ai senti en même temps les effets terribles dans mon cœur, mon esprit et mes sens.

—Où donc est la force de l'homme ? Où donc est son orgueil ? Où donc est sa vertu ?... Mots sans valeur... Misère humaine ! Implacable fatalité ! Vaincu, terrassé par une femme !... Que lui a-t-il fallu pour assurer son facile triomphe ? Un sourire et un regard. Ah ! je me fais honte à moi-même... Comme je me trouve petit, misérable et lâche !... C'est horrible, horrible !...

Il resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Eh bien ! oui, il faut que je le reconnaisse, je suis atteint de cette folie que je reprochais à Henri il y a quelques heures ; me voilà pris de ce vertige dont il me parlait. C'est l'amour, l'amour ardent, qui dévore, brûle et consume... Sa voix résonne encore à mon oreille et fait tressaillir mon cœur comme si j'étais auprès d'elle ; je revois son sourire enchanteur, sa main qu'elle agite et qui joue avec ses dentelles ; je me sens toujours enveloppé de son regard lumineux qui me verse l'ivresse.

—Andréa, Andréa la Charmeuse... Elle me fait peur et je l'aime... Oui, je l'aime, elle est si belle !

Le lendemain, se roidissant avec énergie, le marquis de Soubreuil essaya de lutter contre le mal qui faisait en lui des progrès rapides. Il ne parvint qu'à s'enlever et à détruire ce qui lui restait de force morale.

Le malheureux fut consterné quand il dut reconnaître son impuissance.

Ah ! il était bien vaincu !

Jeanne de Manoise pouvait encore se mettre en travers du péril et le sauver. Il ne pensa pas que son salut était dans un regard de sa jeune fiancée. Il oublia qu'il avait promis d'aller ce jour-là à l'hôtel de Manoise.

Le soir, vers sept heures, il se trouva rue Pasquier devant la maison d'Andréa.

Henri lui ayant fait la promesse qu'il passerait la soirée avec sa mère et sa sœur, il était à peu près certain de ne pas le rencontrer chez Andréa.

Maxime subissait déjà l'entraînement d'une passion désordonnée et sans frein. La fatalité le poussait en avant.

XIII

Andréa était seule. Comme la veille elle reçut le marquis de Soubreuil dans son boudoir. Comme la veille encore, elle lui tendit avec une grâce charmante sa petite main douce, fraîche et parfumée.

—Je n'espérais pas vous voir ce soir, lui dit-elle d'un ton adorable ; c'est une surprise et un plaisir. Vous savez que M. de Manoise doit passer la soirée chez sa mère ; c'est bien aimable à vous d'avoir eu la pensée de venir me tenir compagnie.

—Quand on a eu le bonheur de vous voir et de causer avec vous, répondit-il, il semble que loin de votre regard on est dans la nuit, et on revient près de vous pour retrouver la lumière.

Il tenait encore sa main ; il s'inclina et la porta à ses lèvres.

—Si j'étais coquette, dit-elle en souriant, vos paroles me combleraient de joie ; mais je ne suis pas coquette.

—C'est vrai. Pour être adorable, vous n'avez besoin d'employer aucun artifice.

—Après vous voir quitté hier, reprit Andréa, M. de Manoise est revenu ici ; nous avons beaucoup parlé de vous. Je suis un peu curieuse et j'ai eu l'indiscrétion de lui demander dans quelle intention vous l'aviez invité à déjeuner. Il n'a pas cru devoir me cacher ce qui a été dit entre vous.

—Comment ! il vous a répété...

—Tout.

—Alors, vous devez m'en vouloir ?

—Nullement.

Il la regarda avec surprise.

—Ce que vous avez dit à M. de Manoise est vrai, est juste.

—Soit, mais vous auriez le droit de vous trouver offensée.

—J'ai eu un sentiment tout opposé, monsieur le marquis ; j'ai donné mon approbation entière aux reproches que vous avez adressés à M. de Manoise, et je me suis permis de donner à vos conseils l'appui des miens.

—En vérité, est-ce possible ?

—Vous ne me croyez pas ?

—Si, si, je vous crois, une bouche comme la vôtre ne saurait mentir ; mais...

—Vous ne comprenez pas.

—Je l'avoue.

—Vous ne comprenez pas, monsieur le marquis, parce que vous ne me connaissez pas encore : j'ai sur bien des choses mes idées, à moi, qui ne ressemblent pas à celles de la plupart des femmes. Oh ! vous ne croyez pas que je sois, comme tant d'autres, insensible aux appréhensions d'une famille, aux angoisses d'une mère. En apprenant que madame la baronne de Manoise était tourmentée au sujet de son fils, qu'elle souffrait de son éloignement et qu'elle m'accusait de le retenir loin d'elle, de le lui reprendre, je fus profondément affligée.

—Henri a eu tort de vous dire cela.

—Ce n'est pas mon avis ; il est toujours bon de savoir la vérité. Ainsi, madame de Manoise se plaint amèrement de moi ?

—Dans certaines circonstances, une mère ne consulte que son cœur ; madame de Manoise se plaint de son fils, qui est tout pour elle : de vous, qui avez pris sa place dans le cœur d'Henri ; enfin elle se plaint de tout parce qu'elle souffre réellement, parce qu'elle est désolée, désespérée.

—Voilà ce que j'ai compris. Aussi, applaudissant à vos paroles, ai-je conseillé à M. de Manoise de rendre à sa mère la tranquillité, la joie, de quitter son appartement de garçon, de retourner près de sa mère et de sa sœur et de revenir à son existence d'autrefois.

—En conseillant cela à Henri vous avez bien agi, mais il ne consentira jamais.

—Pourquoi ?

—Ce serait trop vivre sans vous.

Elle resta un moment silencieuse et rêveuse.

—Tout à l'heure, quand vous êtes entré, reprit-elle, je songeais à tout cela, et je me demandais sérieusement s'il n'existait pas un moyen de remédier au mal que je fais involontairement. Oui, je cherchais la possibilité d'éloigner de moi M. de Manoise et d'amener entre nous une séparation complète.

Le marquis arrêta sur elle ses yeux effarés. —Ce que vous dites là est impossible, fit-il ; j'ai certainement mal entendu.

—Non, vous avez bien entendu, et ce que j'ai dit est vrai.

—Mais vous n'aimez donc pas Henri ? s'écria-t-il, ne pouvant plus se contenir.

Elle le regarda à travers les franges de ses paupières, et, pendant que son front rougissait, elle baissa les yeux et répondit :

—Ni lui, ni un autre, je n'ai jamais aimé ! Un trouble extraordinaire s'empara du jeune homme. Son cœur bondissait dans sa poitrine.

—Je comprends, dit-il d'une voix mal assurée, vous vous êtes mise en garde contre l'amour, vous ne voulez pas aimer ?

—Je ne dis pas cela, répliqua-t-elle vivement ; l'amour, comme disent les poètes, est une fleur qui doit s'épanouir dans le cœur de toutes femmes ; pour moi l'heure n'est pas venue.

—Ah ! laissez-là s'épanouir, cette fleur divine, n'empêcher pas son éclosion ! s'écria le marquis d'une voix vibrante.

—J'attends, murmura-t-elle.

Maxime s'empara d'une de ses mains et, presque à ses genoux :

—Andréa ! Andréa ! reprit-il avec exaltation, je vous aime !

Elle retira brusquement sa main.

—Monsieur le marquis, dit-elle d'un ton à la fois calme et triste, il me semble que vous venez de faire un mensonge.

—Oh ! vous ne le pensez pas !

—Avant de vous voir hier pour la première fois, monsieur le marquis, je vous connaissais, car j'ai beaucoup entendu parler de vous ; je sais avec laquelle chaleur vous aimez vos amis et ce que votre cœur peut contenir de dévouement chevaleresque ; vous avez promis à madame de Manoise de lui rendre son fils et vous cherchez en ce moment, sans doute, le moyen d'y parvenir.

—Quoi ! fit-il tout ahuri, vous supposeriez...

—Pourquoi non ? M. de Manoise n'est-il pas votre ami, un peu plus même que votre ami ?

—Ah ! je vous en supplie, ne parlons pas de lui, ou bien que ce soit pour me jeter à la face ma trahison, mon indignité !... Je ne devrais pas être ici en ce moment, et pourtant j'y suis. Avec quelle pensée suis-je venu ? Je n'en sais rien. Je voulais aller d'un autre côté, aller bien loin, malgré moi mes pas m'ont conduit vers vous ; mes pas, je devrais dire mon cœur, qui a été plus fort que ma volonté, qui a aliéné ma raison et m'a empêché d'entendre les reproches que m'adressait ma conscience. Ah ! il ne fallait pas me dire que vous n'aimiez pas Henri ; j'aurais été maître de moi, j'aurais eu la force de retenir les paroles qui me brûlaient les lèvres. Non, je ne vous aurais pas dit : Andréa, je vous aime ! Mon secret serait en core là, dans mon cœur palpitant ; vous ignorerez que je suis faible comme tous les hommes et que vous m'avez fait votre esclave !

—Voilà la vérité, Andréa ; maintenant, me croyez-vous ?

—Oui. Mais je crois aussi que vous vous trompez sur vos sentiments.

Il ouvrit la bouche pour protester.

—Attendez, reprit-elle ; j'ai pour vous, monsieur le marquis, une profonde estime, et je ne doute pas de la loyauté de votre caractère. Quand je dis que vous vous trompez sur vos véritables sentiments, je pense que vous prenez pour de l'amour un entraînement irréflecti.

Il secoua tristement la tête.

—Et j'ai d'autant plus le droit de penser cela, continua-t-elle, que vous êtes fiancé à mademoiselle Jeanne de Manoise, qui est absolument digne de vous et de votre amour.

—C'est vrai, répondit-il ; hier encore, être époux de mademoiselle de Manoise semblait ne me laisser plus rien à désirer.

—Eh bien ?

—Eh bien, je ne peux plus épouser mademoiselle de Manoise.

—Pourquoi ?

—Parce que vous occupez mon cœur tout entier, et que je ne pourrais plus la rendre heureuse.

—Prenez garde, monsieur le marquis, donnez-vous le temps de réfléchir.

—C'est fait.

—Souvenez-vous de mes paroles de tout à l'heure : je n'ai jamais aimé.

—Vous aimerez, Andréa ; vous ne défendrez

pas votre cœur contre l'amour, et la fleur s'épanouira.

Elle passa la main sur son front, et, les yeux fixés sur le jeune homme, elle lui dit :

—Monsieur le marquis, j'ai peur.

—De quoi avez-vous peur, Andréa ?

—Je ne sais... un pressentiment. Croyez-moi, il ne faut pas m'aimer.

—Il est trop tard.

—Non. Réfléchissez encore, voyez où vos idées actuelles peuvent vous conduire et vous vous arrêterez.

—Je vous obéirai, mais je connais d'avance le résultat de mes réflexions.

—Vous n'êtes pas un de ces hommes qu'une femme, quelle qu'elle soit, peut traiter légèrement ; vous méritez d'être aimé, vous méritez d'être heureux. Vous n'êtes donc point pour moi ce que sont tant d'autres. Tenez, je veux vous dire cela, à vous : depuis dix-huit mois j'ai peut-être reçu soixante lettres qui contiennent des déclarations d'amour brûlantes, avec des offres et des promesses aussi éblouissantes qu'insensées. Que de choses ridicules, stupides ! Je les ai toutes lues, ces lettres, avant de les jeter au feu ; cela m'amusait, me faisait rire ; il me plaisait de voir jusqu'où peuvent aller la bassesse, la platitude, la lâcheté et la sottise de certains hommes. Oh ! les fous, les fous !...

—Mais, continua-t-elle en changeant de ton, ne parlons pas de ces choses écœurantes, revenons à M. de Manoise : c'est bien décidé, ma résolution est prise ; je donnerai à sa mère une satisfaction complète, je ne le verrai plus.

—Vous voulez donc une rupture ?

—Oui.

—Henri vous aime trop, c'est impossible !

—Et pourtant il faut que cela soit.

—Comment ferez-vous ?

—Je ne le sais pas encore, je verrai. Donnez-moi un conseil.

—En ce moment, j'en suis incapable.

—Je crois que le plus simple est de m'éloigner de Paris et de passer quelque temps dans un endroit ignoré.

—En effet, mais où irez-vous ?

—Qu'importe ; je trouverai facilement une petite retraite mystérieuse sur une plage quelconque au bord de la Manche.

—La saison d'aller à la mer n'est pas venue encore.

—C'est une raison pour que j'y aille, moi.

—Quand partirez-vous ?

—Le plus tôt possible, dans deux ou trois jours.

—Seule ?

—Seule !

—Andréa, je vous suivrai.

—Monsieur le marquis, vous êtes fou !

—C'est vrai. Voulez-vous vous installer à

Etretat.

—Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que j'y connais un joli chalet sur la plage, tout meublé, qui est dès maintenant à votre disposition. Etretat est un lieu charmant.

—Tout cela est bien séduisant.

—Alors, vous acceptez ?

—Oui.

Ils causèrent encore pendant quelques minutes, puis Maxime de Soubreuil se retira. Le malheureux avait complètement perdu la raison.

Restée seule, Andréa se mit à réfléchir, étendue sur sa causeuse, le bras recroisé et la tête dans sa main. Au bout d'un instant ses lèvres remuèrent et elle murmura ces mots :

—Ce n'est qu'un marquis !

XIV

Le lendemain, quand Henri de Manoise se présenta chez Andréa, la femme de chambre vint à sa rencontre avec une figure tout attristée.

—Madame ne pourra pas recevoir aujourd'hui monsieur le baron, lui dit-elle ; elle est assez gravement indisposée.

Ces paroles effrayèrent Henri.

—Andréa est malade ! s'écria-t-il ; oh ! je veux la voir !

Et il s'avança jusqu'à la porte du petit salon.

—Monsieur le baron a tort d'insister, reprit Louise, s'il ne veut pas contrarier madame.

Il laissa retomber sa main, qui touchait le bou-

ton de cristal de la porte. Puis, revenant à la femme de chambre :

—Elle a donc absolument défendu l'entrée de son appartement ? dit-il.

—Oui, absolument.

—Même pour moi ?

—Oui. Madame m'a déclaré qu'elle ne recevrait personne, qu'elle avait besoin d'une tranquillité complète.

—Dites-moi ce qu'elle a.

—Une migraine affreuse accompagnée d'une forte fièvre.

—A-t-elle fait venir un médecin ?

—Pas encore ; mais si elle ne se sent pas mieux tantôt, elle enverra chercher le docteur.

—Vous lui direz que je suis venu.

—Je n'y manquerai pas.

—J'aurais bien voulu la voir, pourtant.

—Je vous assure, monsieur le baron, qu'elle ne serait pas contente.

—C'est bien, je reviendrai dans l'après-midi.

—Madame sera prévenue, et si elle peut recevoir...

Entièrement dévouée à sa maîtresse, la femme de chambre suivait les instructions que lui avaient données Andréa.

M. de Manoise s'en alla. Il était inquiet.

—Une migraine n'a rien de grave, se disait-il en marchant vers les boulevards ; elle disparaîtra après quelques heures de repos ; je comprends qu'elle ne veuille voir personne, pas même moi. C'est singulier, c'est la première fois qu'elle se plaint de douleurs de tête. Hier, elle ne souffrait pas : cependant, j'ai remarqué qu'elle était un peu triste, elle paraissait soucieuse. Chère Andréa, elle sentait venir la névralgie, et elle ne m'a rien dit pour ne pas m'inquiéter.

Il regarda sa montre ; il était dix heures et demie.

—Qu'est ce que je vais faire de mon temps ? se demanda-t-il en poussant un soupir ; me voilà comme une âme en peine : quand je n'ai plus Andréa, il me semble que tout me manque.

Il pensa à sa mère et à sa sœur qu'il avait rendues si heureuse la veille en leur consacrant sa soirée tout entière.

—Au fait, se dit-il, je vais aller demander à déjeuner à ma mère ; ce sera encore de la joie pour elle et pour Jeanne et une nouvelle satisfaction donnée à Maxime, ajouta-t-il en souriant.

Il descendit la rue Royale, traversa la place de la Concorde et la Seine, et se dirigea vers la rue d'Assas.

En voyant arriver son fils, la baronne de Manoise ne chercha point à cacher le vif plaisir qu'elle éprouvait. Elle ne trouvait pas qu'il y eût dans son cœur assez de gratitude pour remercier le marquis de Soubreuil, qui avait opéré ce changement merveilleux dans la conduite de son fils.

On déjeuna gaiement. Madame de Manoise et Jeanne se montraient pleines d'attention, de sollicitude et de tendresse pour Henri. Elles fêtaient le retour de l'enfant prodigue, du cher ingrat. La mère ne pouvait se lasser d'admirer ses deux enfants. Le bonheur éclatait dans son regard.

A deux heures, Henri se leva pour s'en aller.

Mais la baronne lui dit :

—Reste encore ; nous n'avons pas eu hier la visite de M. de Soubreuil, il viendra certainement aujourd'hui, tout à l'heure ; nous avons à causer de choses sérieuses et je désire que tu sois là.

Ces paroles causèrent une douce émotion à mademoiselle de Manoise, dont le front et les joues se couvrirent d'une charmante rougeur.

Henri se résigna de bonne grâce à attendre.

Maxime ne vint pas.

—Je ne comprends pas cela, pensait la baronne.

—C'est singulier ! se disait la jeune fille.

Quatre heures sonnèrent. Henri était à bout de patience, car il avait hâte de courir rue Pasquier pour voir Andréa ou tout au moins savoir si elle allait mieux.

—Chère mère, dit-il, je suis forcé de vous quitter, j'ai une visite à faire ; d'ailleurs, Maxime ne viendra pas probablement que ce soir.

La baronne n'osa pas insister pour le retenir plus longtemps ; mais elle lui demanda de lui promettre de revenir pour l'heure du dîner.

Henri hésitait. Mais sa sœur lui dit en l'embrassant :

—Tu viendras, n'est-ce pas ?
C'était une prière. Il n'eut pas la force de refuser. Il promit de revenir.
Une demi-heure après il était chez Andréa.
Louise le reçut marchant sur la pointe des pieds.
—Eh bien ? lui demanda-t-il.
—Parlez moins haut, monsieur le baron, répondit-elle à voix basse. Madame va beaucoup mieux, elle vient de s'endormir. Si elle peut avoir quelques heures de sommeil, quand elle se réveillera le mal aura certainement disparu.
—Lui avez-vous dit que j'étais venu ?
—Je n'ai eu garde de l'oublier.
—A-t-elle témoigné le désir de me voir ce soir ?
—Avec ces vilaines douleurs de tête on n'a aucun désir.
—Ainsi, vous ne savez pas quand elle pourra me recevoir ?
—Non, monsieur le baron. Cependant, je crois qu'en venant demain vers midi...
—Merci, Louise ; demain à midi je serai ici. Je suis heureux de savoir qu'Andréa va mieux. Qu'elle se repose, qu'elle se guérisse !
Henri se retira.
—C'est égal, il est vraiment bon, et cela me fait de la peine, murmura la femme de chambre en refermant derrière le jeune homme la porte de l'appartement.
Andréa, enfermée dans sa chambre, faisait secrètement ses préparatifs de départ. Louise, qu'elle emmenait avec elle, savait seule une partie de ses projets.
Or, le lendemain, un peu avant midi, M. de Manoise revenait chez Andréa. •
Ce fut le valet de pied qui lui ouvrit.
—Tiens, où donc est Louise ? demanda le baron.
Le domestique le regarda d'un air étonné.
—Est-ce que vous n'avez pas entendu ? reprit le jeune homme.
—Si, monsieur le baron.
—Eh bien ?
—Louise est avec madame.
—Savez-vous comment va madame ce matin ?
—Mais très bien, je pense.
—Elle est levée ?
Cette fois la surprise du domestique devint de l'effarement.
—Monsieur le baron ne sait donc pas ? balbutia-t-il...
—Quoi ?
—Que madame Andréa est partie en voyage.
—Hein, fit Henri, qui crut avoir mal entendu, en voyage ?
—Oui, monsieur le baron, et Louise accompagne madame.
Une lueur subite éclaira le jeune homme et il devina une partie de la vérité.
Il devint très pâle, un nuage obscurcit sa vue, il sentit comme une barre en travers de sa poitrine, la

respiration lui manqua et il s'affaissa sur un siège, en portant vivement ses deux mains sur son cœur. Mais, honteux de montrer sa faiblesse devant un domestique, il se roidit contre la douleur atroce qu'il éprouvait et parvint à reprendre un peu de force et d'énergie.
Debout devant lui, ne sachant s'il devait rester ou se retirer, le valet de pied paraissait fort embarrassé de sa personne.
—Quand madame est-elle partie ? lui demanda le baron.
—La nuit dernière.
—A quelle heure ?
—Il était près de minuit.
—A-t-elle pris le chemin de fer ?
—Je le pense.
—Elle a emporté des bagages ?
—Quatre grosses malles.
—Est-ce François, son cocher, qui l'a conduite à la gare ?
—Non, monsieur le baron, Louise est allée elle-même chercher une voiture de place.
—L'avez-vous vue, cette voiture ?
—Oui, monsieur le baron ; c'est moi qui ai aidé le cocher à descendre les malles.
—Est-ce de François que vous parlez ?
—Je parle du cocher de fiacre.
—Où donc était François ?
—Chez sa femme ; madame lui avait donné congé pour vingt-quatre heures.
—C'était bien une voiture de place ?
—Oui, monsieur le baron, avec une galerie en fer.
—Ah ! vous avez vu la galerie, avez-vous vu aussi le numéro ?
—Je n'ai pas fait attention.
—Et vous ne pouvez pas me dire non plus à quelle gare le fiacre a conduit madame et sa femme de chambre ?
—Non, monsieur le baron.
Le jeune homme passa à plusieurs reprises sa main sur son front, puis, se levant brusquement, il se mit à marcher dans le salon, en proie à une grande agitation. Il n'avait qu'une idée, une idée fixe : savoir quelle route avait prise Andréa et s'élançer sur ces traces.
—Ainsi, se disait-il, les dents serrées et les poings crispés, sa fuite était préméditée, et je ne me suis douté de rien ; je me suis laissé tromper, et j'ai cru naïvement qu'elle était malade... Oh ! mais, triple niais !... Mais pourquoi ce départ ou plutôt, cette fuite ? Quel motif ?...
S'adressant de nouveau au valet de pied :
—Si vous pouviez seulement me dire où Louise a été prendre le fiacre.
—Louise n'a pas été longtemps à revenir, répondit le domestique ; si elle n'a pas rencontré la voiture dans la rue, elle n'est certainement pas allée plus loin que la place de la Madeleine.
Henri continuait à marcher de long en large d'un pas saccadé, févreux.

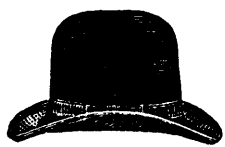
—C'est bien, dit-il au bout d'un instant au valet de pied, je n'ai plus rien à vous demander, laissez-moi.
L'empressement que le domestique mit à s'enquérir indiquait combien l'ordre qu'il venait de recevoir lui était agréable.
Le baron poussa un sourd gémissement.
—Oui, tout cela était préparé d'avance, se dit-il, parlant à haute voix ; je cherche à m'expliquer... impossible, je ne comprends pas... Est-ce donc une rupture ?
Un éclair fauve sillonna son regard.
—Oh ! non, non, reprit-il, elle n'a pas fait cela, ce serait odieux, épouvantable ; non, je ne veux pas le croire, ni même le supposer. Une lettre, d'elle m'apprendra... Mais oui, elle a dû m'écrire.
Il s'élança dans le boudoir et ensuite dans la chambre d'Andréa où tout était dans ce désordre qui révèle un départ précipité. Il vit des débris de journaux sur les tapis, une armoire vide et des tiroirs ouverts également vides. Il constata que la jeune femme avait emporté ses bijoux, tout son linge, toutes ses toilettes. Cela lui annonçait qu'Andréa avait l'intention de faire un long voyage ou un séjour prolongé loin de Paris. Mais il eut beau chercher partout, il ne trouva point, comme il l'avait espéré, une lettre, un écrit quelconque lui donnant une explication.
Il avait voulu se faire illusion, ne pas croire à la trahison d'Andréa ; la pensée qu'elle le quittait pour un autre lui revint plus amère, plus sombre, plus terrible ; la jalousie le mordit cruellement au cœur ; il en sentit les tortures atroces et une fureur farouche gronda sourdement dans son cerveau. Il eut un regard sinistre ; il poussa un cri rauque, affreux et bondit hors de l'appartement.
Dans la rue il se mit à courir comme un fou.
Où allait-il ? A cette heure terrible, il avait besoin des conseils d'un ami sincère et dévoué.
Il allait les demander au marquis Maxime de Soubreuil.

XV

Henri arriva à l'hôtel de Soubreuil haletant, le front couvert de sueur, les vêtements en désordre. A sa vue, le vieux Jean, le fidèle valet de chambre du marquis, ne put retenir un cri d'effroi.
—Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur le baron ? demanda-t-il.
—Maxime est-il ici ? J'ai besoin de lui, je veux le voir à l'instant même.
—Monsieur le baron, mon maître n'est pas à Paris.
—Il n'est pas à Paris ? répéta le jeune homme.
—Monsieur le marquis est allé faire un voyage, mais il ne m'a point dit si c'était en France ou ailleurs.
Le baron resta un moment interdit, regardant le vieux domestique comme un hébété.

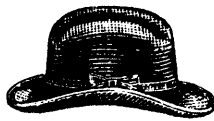
La suite au prochain numéro

MAGASIN DE L'UNION



VENEZ

NOUS VOIR



OU ON ACHÈTE

LE VRAI CHAPEAU



COMPAREZ

NOS PRIX



De ce jour nous vendons nos chapeaux en pailles aux prix coûtants.

—oo—

SPÉCIALITÉ :

CHAPEAUX

EN

SOIE

UNION

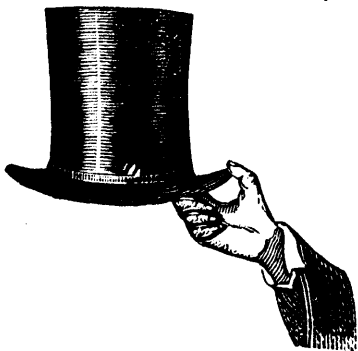
Le plus bel assortiment de chapeaux en feutre, (mou et dur)

—oo—

AUTRE SPÉCIALITÉ :

CHAPEAUX

PULLOVER



No. 19, Rue Saint-Laurent, Montréal